

XYZ. La revue de la nouvelle

Désir

Sylvie Gendron



Numéro 63, automne 2000

Apparences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4166ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, S. (2000). Désir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 76–79.

Désir

Sylvie Gendron

Pour Huguette Martin et Francine Tousignant

L'exposition des photographies de Duane Michals au musée des Beaux-Arts avait produit sur Catherine un effet des plus singuliers, un effet qu'elle avait encore quelque peine à comprendre. C'était le cas, tout particulièrement, de la série de photographies consacrée à des questions sans réponse. Si cette série lui avait d'abord rappelé un exercice vaguement équivalent tenté par l'écrivain Clarice Lispector, elle ne manqua pas de lui rappeler aussi toutes les questions qu'elle avait elle-même abandonnées avec les années, questions parmi lesquelles la plus douloureuse était peut-être : « Qu'est-ce que le désir ? » Dans le monologue intérieur incessant de Catherine, c'est cette question qui fit à nouveau son nid. À la faveur de la forte sensualité des photographies de Michals, celles, surtout, réalisées en hommage à la beauté du corps masculin et de la poésie de Walt Whitman, Catherine voyait renaître sa propre sensualité, son propre désir, alors que, depuis quelques années, elle avait cru devoir y renoncer.

En sortant du musée, Catherine se dirigea vers la rue Ontario. Elle avait envie d'une bouchée au Porto avant d'aller faire quelques courses à l'épicerie de produits naturels, juste en face. C'était sa journée. Elle la passait souvent seule en la remplissant d'activités qui lui faisaient plaisir. Au bistro, elle sortit de son sac un roman de Doris Lessing, *Journal d'une voisine*, qu'elle avait commencé quelques jours plus tôt. Elle avait renoncé à se défaire de la fâcheuse habitude de lire en mangeant, habitude contractée depuis près de cinq ans, depuis qu'elle vivait seule en fait.

Une heure plus tard, elle entra chez Rachelle-Béry, et s'y procura les produits de soin habituels avant de demander des informations sur les huiles essentielles et leurs vertus soi-disant thérapeutiques. Elle quitta le magasin avec, dans son sac à dos,

en plus des produits qu'elle aimait, un petit diffuseur en céramique et une bouteille d'huile essentielle à la lavande. On verrait bien..., pensa-t-elle.

Il n'était que deux heures de l'après-midi, l'heure d'ouverture de la piscine. Catherine hâta donc le pas jusque chez elle pour y déposer ses achats, et prendre son maillot, sa serviette et son bonnet. Soixante minutes de natation lui feraient le plus grand bien. Elle tâchait de ne pas prévoir ce qu'elle ferait par la suite. Catherine qui, les autres jours, s'imposait un horaire très strict, aimait que sa journée hebdomadaire prenne les allures d'une improvisation. Sa journée devait se maintenir sur la corde raide de l'imprévu. Elle aimait par-dessus tout l'ivresse que lui procurait la natation, les pensées qui affleuraient sans effort alors qu'elle entreprenait sa quinzième ou sa vingtième longueur. Ce jour-là, elle ne fut pas étonnée de constater que les questions de Duane Michals nageaient avec elle, « Qu'est-ce que le désir ? » en tête. Ses bras replongeaient aussi vigoureusement que possible dans l'eau comme s'ils laissaient entendre qu'ils n'interrompraient pas leurs mouvements avant la quarantième longueur, et surtout pas pour une question sans réponse.

Dans l'espèce d'euphorie consécutive à cet entraînement sportif, le passage par le vestiaire semblait toujours, par contraste, plus difficile qu'à l'arrivée. La natation créait en Catherine un tel bien-être qu'elle oubliait temporairement qu'un cancer du sein l'avait laissée sévèrement mutilée. Catherine évitait donc tout à la fois de regarder le corps des autres femmes et d'exposer le sien. Vite, elle s'engouffrait dans les toilettes pour y enfiler ses vêtements et placer, à l'insu de toutes, sa petite prothèse, qu'elle surnommait, presque affectueusement, Cathy, et qu'elle avait appris, non sans réticence, difficulté et douleur, à considérer comme une partie intégrante d'elle-même. Malgré cela, Catherine se prenait parfois à imaginer qu'elle ouvrait la porte derrière laquelle elle s'était réfugiée, et qu'elle traversait le vestiaire complètement nue, comme par le passé. Ne se prouverait-elle pas, alors, qu'elle avait fait le deuil de cette part d'elle-même ? Mais elle ressortait toujours entièrement vêtue... Il n'était pas rare qu'on lui fasse

des reproches à ce sujet : « Voyons ! Nous sommes toutes faites pareilles ! Vous ne pourriez pas vous changer dans les vestiaires, comme tout le monde, au lieu d'accaparer la toilette ? » Catherine se contentait alors de sourire, balbutiant quelques excuses, tout comme elle souriait, mi-attendrie, mi-attribiste, lorsqu'en enfilant son manteau et ses bottes, elle entendait de très jeunes femmes maudire leur cellulite, leurs seins tombants, leur culotte de cheval ou leur trop grand appétit. Elle tâchait alors de ne pas lever les yeux, et sortait du vestiaire sans s'attarder. Après tout, pensait-elle, c'était sa journée : il n'était donc pas question de se laisser abattre ni de s'apitoyer sur son corps. « Qu'est-ce que le désir ? » se répétait Catherine en montant, sans se retourner, l'escalier qui conduisait à la sortie.

En sortant ses gants de laine de son sac, Catherine mit la main sur une petite annonce qu'elle avait découpée dans la section « Rencontres » du journal. C'était la toute première fois que Catherine découpait une annonce de ce genre, et elle l'avait tout bonnement oubliée. Il devait y avoir plus d'un mois qu'elle traînait au fond de son sac. La petite coupure, légèrement délavée, s'était agrippée à ses gants rouges. Catherine, sans être exagérément superstitieuse, savait s'amuser des hasards et coïncidences de la vie quotidienne, elle y voyait surtout des situations romanesques capables de la faire rêver. N'eût été le fait que l'annonce se soit retrouvée pour ainsi dire au creux de sa main de laine humide, Catherine ne l'aurait pas conservée. Elle la fourra donc à nouveau dans son sac, mais, cette fois, dans une pochette protégée par une fermeture éclair ; elle enfila ses gants et sortit du centre sportif.

Catherine n'avait pour l'instant d'autre projet que celui de marcher dans les rues, d'admirer la neige et le soir qui tombait. Des heures passèrent ainsi dans les rues devenues très étroites en raison des généreuses bordées de neige : plus de trente centimètres étaient tombés sur Montréal en une quinzaine de jours. Catherine s'avisait avec déception qu'elle avait laissé sa montre au vestiaire. Elle téléphonerait dès qu'elle verrait une cabine pour demander qu'on la lui garde si elle n'avait pas déjà disparu. La neige avait cessé, et les étoiles, si pâles à la ville, commençaient

de laisser deviner leur savant alignement. Catherine n'avait pas la moindre envie de rentrer, car sa solitude changeait de visage le dimanche soir, dans son petit appartement. Elle repensa alors à la petite annonce du journal, écrite par un dénommé Aimeric. Ce prénom lui rappelait un héros de roman médiéval, mais elle ne savait plus lequel. Catherine aperçut une cabine téléphonique, y pénétra et sortit de son sac son minuscule carnet. Centre sportif du Plateau : 872-6830. Quelqu'un avait rapporté la montre de Catherine, on la garderait pour elle à la réception. Catherine rangea son carnet, et résista à grand-peine au désir de faire un autre appel. Elle sortit de la cabine, rêveuse. Elle sentait naître une réponse à la question : « Qu'est-ce que le désir ? » Le désir, c'étaient le pâle alignement des étoiles, la cabine téléphonique et le prénom poétique d'un inconnu.